

# UN QUART DE SIÈCLE AVEC MES CHIENS DE CHEVREUIL

Par Bernard Pignot



(Photo : Michel Bureau O.V.)

*Mon ami Bernard Pignot est le type même du maître d'équipage de chevreuil contemporain sachant allier la compétence à l'autorité souriante et assurant pour le plus grand plaisir de tous ceux qui chassent avec lui le maintien de la tradition dans ce qu'elle a de beau et noble. Homme de la terre, il connaît les vraies valeurs et c'est pour cela qu'il est aimé et estimé de tous ceux qui l'approchent.*

P.B.



*Au cours de ses vingt-six années d'existence, le Rallye Les Amognes a fait l'expérience de territoires très différents. Il a pris ses premiers chevreuils dans la Nièvre, en forêt de Briffaut, vaste massif de taillis sous futaie cher à Foudras. Il a toujours chassé en boqueteaux chez ses amis bourbonnais. Enfin, la location de Tronçais lui permet depuis six ans, de découpler régulièrement en grande futaie.*



*Une bonne brisée.*

(Photo : Michel Bureau O.V.)

Ces territoires eux-mêmes ont beaucoup évolué. Les locations de tir de plus en plus nombreuses, les élevages de plein air avec grillages et clôtures électriques, le morcellement des propriétés, ont pratiquement supprimé l'intérêt des chasses en boqueteaux.

Tronçais n'a échappé qu'en partie à cette évolution. Dans cette futaie très bien percée, le développement de l'automobile a rendu les routes dangereuses, tout en permettant à un nombre croissant de sympathisants parfois incontrôlables, de suivre les laisser-courre. Aussi le chevreuil bute-t-il souvent aux voitures pour reculer dans le change au milieu des grands animaux et des compagnies de sangliers. C'est une forêt qui a toujours été naturellement difficile, mais qui reste la seule à l'heure actuelle, en Bourbonnais où l'on puisse encore normalement pratiquer la vénerie du chevreuil. Les chasses n'y sont pas faussées comme ailleurs par des difficultés artificielles insurmontables. Les débûchers, relativement fréquents en fin de chasse, se passent bien au milieu d'une population rurale qui adore le chien courant.

Le Maître d'Équipage doit entretenir ce bon climat et ne jamais perdre de vue qu'il ne s'agit pas simplement de chasser mais de pouvoir recommencer.

A travers ces bouleversements qui ont transformé notre malheureux territoire de vénerie en véritable «peau de chagrin», le chevreuil reste, dans un sens, l'animal le plus facile à chasser, mais le plus difficile à prendre.

Sa chasse, en effet, moins spectaculaire que celle du cerf, n'attire pas les grandes foules. Il est dans l'ensemble moins convoité que le lièvre. Enfin et surtout, son hallali discret ne se prête pas aux manifestations.

Par contre, il n'a jamais été aussi difficile à prendre. Les animaux continuellement dérangés et entraînés, ont beaucoup plus de défense et de résistance qu'autrefois. J'ai pu ainsi me rendre compte, en changeant de forêt, de l'influence considérable du territoire du chevreuil.

Il est bien évident que la voie, le change, le nombre de chiens n'ont pas la même importance selon que l'animal a virtuellement une heure ou quatre heures de chasse dans les pattes. Cela explique, à mon sens, les divergences d'opinion chez les veneurs qui ont naturellement tendance à généraliser les conditions de leur propre territoire.

J'ai entendu l'un d'eux, par exemple, affirmer devant le Cercle des Jeunes Veneurs que le nombre idéal de chiens pour le courre du chevreuil, était de quinze à vingt. Ce nombre était suffisant autrefois dans le Bourbonnais pour prendre régulièrement en boqueteaux. A Briffaut, il en fallait le double. C'était l'avis de M. Beauchamp qui découplait quarante chiens. Il m'a toujours dit qu'en doublant son nombre de chiens, il avait diminué de moitié son temps de prise. Malgré cela, les chevreuils de Briffaut, parfaitement entraînés par des griffons, tenaient quatre à cinq heures.

Il aimait venir les chasser au mois de février pour, m'expliquait-il, remettre ses chiens en souffle.

Le Rallye les Amognes qui ne découplait à ses débuts qu'une vingtaine de chiens a pris trente six chevreuils dans cette forêt. Nous prenions par bonne voie. Il nous manquait toujours une heure pour les autres fois. Nous n'avions pas alors le poids de chiens pour sortir l'animal de son train.



*Volcelest sur la ligne de Giverdy, forêt de Tronçais.*

(Photo Courtoisie)



Évidemment, il faut beaucoup plus de temps et de moyens pour ajuster une meute de quarante chiens qu'une meute de vingt. Mais cela n'infirme pas le principe.

Dans les futaies très claires de Tronçais, on pourrait prendre avec vingt chiens, à condition de ne pas être privé, en cours de journée, de la moitié de l'effectif par une fausse chasse.

Le train est tellement rapide que le piqueux chargé de ramener les fautifs peut se retrouver en quelques instants à plusieurs kilomètres de la bonne chasse. Le plus doué met un certain temps pour rameuter.

Au cours de la saison dernière, j'ai maintenu ainsi autour du Rond de La Cave pendant plus d'une heure un brocard avec huit chiens. L'animal était sur ses fins mais les chiens n'avançaient pas. Je commençais à désespérer lorsque j'ai vu Daguet me revenir avec la meute. Elle a rallié et empaumé la voie très vite sans difficulté pour coiffer le brocard en quelques minutes. Mais il était temps !

Les veneurs de l'Ouest prétendent de leur côté, que la voie, «ça n'existe pas». C'est, disent-ils, l'alibi des mauvais équipages.

Il est vrai que la voie, qui dépend beaucoup des écarts de température, varie moins dans les régions maritimes que dans nos pays continentaux où son rôle est capital. Malgré tout, on peut prendre aussi dans le Centre, sur certains territoires, des chevreuils par voie médiocre. Des chiens rapides et en curée peuvent faire perdre la tête à un animal peu résistant. On aura alors l'impression que la voie n'a pas d'importance. J'en ai fait maintes fois l'expérience.

A Tronçais, en décembre et janvier, les chevreuils tiennent couramment trois heures plein train. Par bonne voie, les chiens volent à travers les difficultés. Par mauvaise voie, ils restent bloqués dans les hardes de grands animaux comme un troupeau de moutons. L'animal se forlonge, vous êtes alors à la merci du change. Car, dans cette forêt, les chevreuils se promènent toute la journée et les chiens risquent de croiser la voie froide d'un animal de change. Dans ce cas, il arrive souvent que les chiens de change la rapprochent et ne reconnaissent leur erreur qu'au relancer de cet animal.

Au cours de la saison dernière, à cette même période, invité aimablement par le comte R. Benoist d'Azy à Fay, territoire qui n'est chassé qu'en battue, nous prenons facilement, malgré le change, deux brocards dans l'après-midi.

Nous avons quand même forcé à Tronçais, le 23 décembre dernier, une grande chèvre par voie très mauvaise, due à une gelée nocturne de  $-10^{\circ}$ , suivie d'un réchauffement de  $+8^{\circ}$ . Seulement, les chiens étaient bien incapables de chasser tout seuls. C'est mon épouse qui a pris le relais. Grâce à sa connaissance parfaite du territoire, elle nous a tirés trois fois du forlonger par des vues salvatrices. Les chiens qui traversaient les hardes au pas, n'ont retrouvé leur vitesse qu'en fin de soirée.

Cette chèvre a tenu quatre heures et demie après avoir effectué un parcours exceptionnel.

Dans le Centre, il nous est donc difficile d'ignorer la voie. Nous sommes beaucoup trop à la merci de ses caprices. De là à dire ce qu'elle est exactement, c'est une autre affaire. Mystérieuse, elle surprend toujours. J'ai vu mes chiens passer des chevreuils sur leurs fins, apparemment sans difficulté, en criant comme des démons ; et j'ai vu les mêmes chiens, dans des circonstances semblables, s'activer sans crier en donnant l'impression que la moindre erreur pouvait encore tout compromettre.

J'ai connu certaines mauvaises voies qui obligeaient les chiens à s'appliquer en ne commettant aucune faute et certaines bonnes voies qui les énivaient et les poussaient à faire les pires sottises.

J'ai connu aussi, et plus souvent, le contraire.

Je me permets de dire simplement, en me basant sur un déplacement en forêt de Breteuil, qu'en général, la voie chez nous est moins bonne fille que dans l'Ouest. Le change se présente également de façons très diverses selon les territoires.

Autrefois, en forêts de Jaligny et de Paray-le-Frésil, les chiens écœurés par le grand nombre d'animaux, se mettaient de change très vite. Les jeunes chassaient autour de nous en passant d'un chevreuil à un autre. Au bout d'un certain temps, les vieux qui étaient restés derrière les chevaux, adoptaient un animal échauffé qu'on prenait souvent en moins de deux heures. Au-



La vue.

(Photo : Épardeau O.V.)



jourd'hui, les chevreuils chassés à tir et aux chiens courants, ont beaucoup plus d'expérience.

A Tronçais, c'est totalement différent. Un animal qui n'est pas bousculé en début de chasse est parfaitement imprenable. Les chiens qui ne partent pas à l'attaque nous posent donc un gros problème, en enlevant déjà au départ du poids à la meute. Et, comme la distance parcourue la première heure est considérable, ils peinent à rallier, risquent de se faire écraser sur les routes et ne sont pas là quand on a besoin d'eux.

En futaie, les chiens de change sont absolument indispensables pour prendre, mais difficiles à utiliser, car le change n'est pas toujours facile à situer exactement. Il faut vraiment être sur les chiens et intervenir dans l'instant. On ne peut se permettre la moindre perte de temps.

Mais comme en vénerie, il n'y a rien d'absolu, les chiens de change peuvent parfois faire manquer. Car, si l'erreur est humaine, elle peut être aussi canine. C'est plus rare, mais cela arrive.

Un jour, mes chiens tombent en défaut dans la mauvaise enceinte du bois Brochet sur un brocard après deux heures et demie de chasse très vite. J'entoure cette partie de forêt marécageuse sans résultat. Je descends le ruisseau sans plus de succès. Enfin, après une heure de défaut, en foulant à l'intérieur, mon cheval marche sur un chevreuil qui part en se rasant. J'ai le temps de bien le juger. Tout le monde chasse sauf les deux meilleurs chiens de change, César et Épervier. Mon épouse, toujours ferme sur les principes, les rejoint dans l'opposition. Bien qu'un peu ébranlé, je persévère contre l'avis des trois meilleurs éléments de l'Équipage et je rallie mes chiens qui coiffent leur chevreuil une demi-heure après dans l'étang de Baignereau. C'était bien notre animal d'attaque.

athlètes complets capables de chasser deux fois par semaine, cinq heures durant, alliant la sagesse à l'amour de la chasse, la gorge à la finesse du nez.

Pour surmonter les difficultés artificielles, clôtures, troupeaux, circulation automobile, suiveurs, etc., l'homme est obligé d'intervenir. Il faut une équipe de veneurs très organisée, rapide et efficace.

Malgré tous ces obstacles, la vénerie du chevreuil est certainement celle qui apporte le plus de satisfactions dans le domaine cynégétique comme dans celui des relations humaines, à mon avis, indissociables l'un de l'autre.

Notre regretté bouton et ami, M. Hubert Devaulx de Chambord, la plaçait au-dessus de toutes les autres. Il prétendait avec son humour habituel que ce goût datait de sa plus tendre enfance, à l'époque où il se nourrissait encore au sein maternel. «Ma naissance, expliquait-il, n'avait nullement empêché ma mère de chasser à cheval. Elle me faisait donc suivre en voiture, dans les bras d'une bonne. Seulement, je ne tétais que dans les défauts. Au chevreuil, ça allait bien. Mais avec ses sacrés sangliers, je me passais de têter la plupart du temps».

J'ai rencontré ainsi des êtres attachants que la passion rendait exceptionnels. L'un d'eux venait souvent suivre mes chasses à Briffaut. Ses histoires savoureuses, relatées toujours sur le ton de la confiance, faisaient notre joie, le soir autour du feu.

M. Detilleul était agent d'assurances dans une petite ville du Morvan. C'était un personnage tout en rondeurs, le crâne chauve au-dessus d'un visage réjoui qu'éclairaient les yeux les plus malicieux qui soient. La passion de la chasse, qui l'avait saisi sur le tard, avait fait de cet homme sympathique et bon vivant un veneur aussi intrépide que pittoresque.

*Daguet avec ses chiens.*

(Photo Courtoisie)



Il est possible qu'après un long défaut les chiens de change ne reconnaissent pas au relancer leur chevreuil qui s'est refroidi.

De toutes façons, je pense qu'il faut surtout interpréter ses chiens et ne pas toujours faire confiance à un seul, fût-il le meilleur.

Les chevreuils étant donc plus difficiles qu'autrefois, il faut pour les prendre être mieux armé.

Pour vaincre les difficultés naturelles, expérience et résistance des animaux, les chiens doivent être des

Il habitait un petit pavillon à l'orée des bois, flanqué d'un chenil où s'ébattaient quatre griffons nivernais du plus bel aspect : La Grande, Urbaine, Nocturne et Matinal.

Aux derniers jours d'août, lorsque les pluies rafraîchissent les nuits déjà longues et que les sous-bois se parfument des premières senteurs d'automne, le démon de la chasse s'emparait de lui.

Alors, sur le coup d'une heure du matin, il allait discrètement ouvrir la porte du chenil. La Grande, en proie au





*Avant la curée à l'étang de Pirot ;  
Tronçais ;  
le maître d'équipage  
et le maire de Bagneux.*

(Photo Courtoisie)

même démon, savait de quoi il retournait. Elle sautait à la taille de son maître pour le remercier et entraînait bien vite ses trois compagnons en direction de la Verrière des Moindrots.

Detilleul remontait dans sa chambre et ouvrait sa fenêtre. Il n'attendait pas longtemps. La voix claire et musicale de La Grande perçait déjà la nuit.

La mâtime ! pensait son maître, elle sait où il se tient. Elle était bientôt rejointe par la voix plus sourde d'Urbaine, suivie aussitôt des coups de marteaux des deux cogneurs.

«C'est lancé», s'écriait Dutilleul.

Du fond du lit conjugal, sa brave femme geignait : «Tu me fais geler, viens donc te coucher». Mais lui, debout en chemise de nuit devant la fenêtre ouverte, le visage transfiguré sous les rayons de lune, qui se reflétaient sur son crâne luisant, il écoutait le carillon de la petite meute qui se rapprochait.

«Tais-toi donc, Bon Sang ! mais tais-toi donc !

C'est La Grande qui mène ! C'est le brocard des Moindrots»...

La chasse passait à travers le taillis de Fontaine Blanche sous les fenêtres du petit pavillon. Et, comme Urbaine, la belle hurleuse, s'écouait un peu en queue de chasse, son maître se penchait en criant dans la nuit : «Écoute à la Grande, Coûte en tête !» Les quatre griffons repartaient de plus belle en se récriant gaiement. Leurs gorges puissantes résonnaient dans la nuit, déferlaient dans la vallée jusqu'à Fléty pour revenir amplifiées par l'écho comme si la forêt elle-même s'en mêlait.

Detilleul exultait : «Bonté divine ! ça prend aux tripes. Que c'est beau ! A ce train-là, ils vont le débûcher par le Gros Foillard».

«T'es fou», gémissait la pauvre femme, «cette fois, t'es complètement fou».

Mais il ne l'entendait plus. Absorbé comme un chef d'orchestre, il attendait pour se coucher que la musique de ses chiens s'éteigne derrière la colline en direction de Chizy. Alors il s'abandonnait sans regret au sommeil. Il savait bien qu'il allait rejoindre en rêve La Grande, Urbaine, Nocturne et Matinal pour forcer avant l'aube le grand brocard des Moindrots.

A la fermeture de la chasse, cet homme de passions ne se laissait pas abattre. Il se recyclait dans la pêche avec le même enthousiasme.

Un jour qu'il pêchait chez mon père dans l'étang du Ponay, nous lui demandions si ça mordait : «Ah, Mon-

sieur, l'hameçon en chauffe !». Ce Detilleul, dit mon père admiratif, a quand même des trouvailles.

Ce genre de personnage faisait aussi la joie de M. Devaulx de Chambord. Excellent conteur, il savait parfaitement le mettre en valeur.

Mais lui-même ne manquait pas non plus d'originalité. Profil aquilin, regard de braise sous des sourcils broussailleux, M. Devaulx de Chambord avait fort grande allure. Il fallait le voir, entouré de ses faucons, dans sa magnifique demeure du Vieux Chambord où il nous recevait toujours avec cette courtoisie exquise qui était l'apanage de sa génération.

Il cachait sous une apparence austère un humour surprenant. Son visage sévère en début de chasse, s'égayait au fur et à mesure des événements pour ne s'épanouir vraiment qu'en débûcher ou à la curée.

Je le vis arriver un jour au chêne du Rond en forêt de Jaligny, sur sa belle jument alezane, la mine encore plus sombre que d'habitude. Je m'enquis aussitôt de sa santé. Je suis venu, me dit-il, parce que c'est vous C'est certainement ma dernière chasse. Je souffre atrocement de ma jambe gauche et je me sens cette fois profondément atteint.

Nous attaquâmes ce jour-là un bon brocard qui après s'être fait tourner une bonne heure en forêt, débûcha dans la plaine de Treteau. Je vis Monsieur Devaulx, le sourire aux lèvres, mettre sa jument au galop.

La chasse fila droit sur Chambord pour se terminer dans l'étang à deux pas de la vieille demeure. L'équipage fut très aimablement invité par Madame Devaulx. Le maître de maison s'esquiva un instant dans ses appartements pour se changer.

Il revint, peu de temps après, le visage radieux. Et comme je le félicitais de sa santé retrouvée : «Ah ! me dit-il, ces choses-là n'arrivent vraiment qu'à moi. Figurez-vous que ma poche de culotte était percée. Mon chapelet, tombé dans ma botte, était resté coincé à la hauteur du mollet. J'ai souffert comme un damné».

Tranquillisé, il s'assura d'un verre de vin blanc et le dos tourné aux flammes qui dansaient dans la grande cheminée, il nous conta avec beaucoup d'humour le déplacement à Chambord de Madame de Saint-Innocent et l'histoire de son vieil ami, le curé de Barraiss-Bussoles.

Madame de Saint-Innocent était sa collègue en vénerie. Elle possédait comme lui un équipage de lapin. C'est



ainsi qu'elle débarqua un soir à Chambord coiffée d'un étrange chapeau à voilette avec dans son coffre de voiture une douzaine de beagles Elisabeth dont le plus gros pesait quatre kilos et demi.

On installa avec le plus grand soin les beagles au chenil et la Maîtresse d'Équipage dans la chambre d'hôtes au premier étage.

Dans la nuit, M. Devaulx fut réveillé par un bruit insolite provenant des appartements de son invitée. Il se précipita très inquiet et trouva Madame de Saint-Innocent tranquillement installée dans son lit, le chapeau à voilette sur la tête, avec tous les beagles en pelote sur l'édredon.

Elle lui expliqua le plus naturellement du monde, qu'elle avait préféré finalement cette solution dans la crainte que ses chiens ne se pillent et pour assurer à tout le monde une bonne nuit de repos avant l'affrontement d'une rude journée de chasse.

Aussi le lendemain, força-t-elle correctement son lapin, mais sans jamais quitter son fameux chapeau. Elle avait seulement fait un trou dans la voilette pour pouvoir utiliser sa pibole. Cet aménagement ingénieux lui servait également pendant les repas.

Notre conteur jouit un instant de notre amusement et enchaîna rapidement.

Le curé de Barraix-Bussoles, fort saint homme au demeurant, était certainement le dernier prêtre de France et de Navarre à faire encore ses tournées paroissiales à cheval.

Il venait de perdre son vieux compagnon et ne savait trop comment trouver une nouvelle monture adaptée à son âge, qui lui permît de poursuivre sans risque son ministère. Il avait donc tout naturellement confié ses soucis à son voisin et ami, un dimanche matin avant la messe.

M. Devaulx de Chambord lui promit de lui céder une vieille jument dont l'âge canonique était une excellente garantie de sagesse.

Le brave curé fut un peu rassuré, mais cette histoire de cheval était pour lui une grosse affaire. Durant toute la sainte messe, il parut à ses paroissiens légèrement distrait et certainement moins attentif que d'habitude à ses prières.

Aussi au moment de la communion, en présentant l'hostie à son ami, au lieu de dire «Corpus Christi», il lui lâcha tout à trac «j'irai voir la jument ce soir».

Peu de temps avant de nous quitter, M. Devaulx de Chambord, assistait à une de mes curées à Paray-le-Frésil, aux bords de l'étang Notre-Dame. Les derniers

rayons du soleil couchant rehaussaient encore de tous leurs éclats la beauté naturelle du site.

Ils mettaient merveilleusement en valeur les couleurs de l'équipage et la grappe impatiente des tricolores noyée dans la rouille des roseaux.

Les trompes très musicales du Rallye Sardolles, alors à son apogée, ajoutaient à la scène un charme inexprimable.

M. Devaulx se pencha vers moi enthousiaste. «Quelles trompes ! Quel tableau ! Si ce n'est pas comme ça au paradis, on aura été drôlement roulés !» Je lui répondis en riant que lui au moins n'aurait été roulé qu'à moitié. Il haussa les épaules et je vis, l'espace d'un instant, un nuage de regret voiler la lumière de son regard.

Les originaux de cette trempe sont rares aujourd'hui. Néanmoins, on rencontre toujours des êtres authentiques au sein de la population rurale. Celle de Tronçais, très attachée à sa forêt, à la vénerie et à ses traditions est très sympathique.

Raymonde, la patronne du Rond Gardien qui a vu défiler tant d'équipages, veille comme une mère sur le Rallye les Amognes. Elle nous rend de grands services, car elle connaît tout le monde.

L'amitié de la population est en effet indispensable à la chasse du chevreuil.

Le 17 janvier dernier, un jeune brocard en débûché traversait le jardin, le poulailler et la cour du domaine de la Montée pour aller se remettre dans un ruisseau près de la Marmande. Nous sommes restés deux heures sur place en compagnie des fermiers, aussi passionnés que nous, avant de découvrir enfin notre animal tapé dans un roncier qui avait cependant été inspecté plusieurs fois.

Peu de temps après, nous prenions une chèvre à proximité d'un autre domaine. Daguet courait en plaine derrière ses chiens qui venaient de relancer l'animal sur ses fins. Deux paysans couraient dans la même direction, l'un armé d'une fourche, l'autre d'une faux. Néanmoins, tout se passa bien comme d'habitude, avec curée dans la cour de la ferme, distribution de gîgues etc.

Le soir à l'auberge, comme je me félicitais auprès d'un ami de cet accueil sympathique :

«Bien sûr, bien sûr, me dit-il, ce sont de très braves gens. Seulement ils ont quand même tué leur voisin à coups de gourdin.»

Daguet, d'émotion rétrospective, en avala son beaujolais de travers.

Abel Renoncet, du Rallye Cérilly, sympathique figure de

#### Légende du poster central :

**M. et Mme Bernard PIGNOT,  
Maîtres d'équipage  
du Rallye Les Amognes**

(Photo : Courtoisie)

*Curée à Tronçais.*

(Photo : Courtoisie)





vieux piqueur malicieux et passionné de son métier, ne manque pas une curée. Il est toujours le dernier à sonner. Quand enfin, il doit mettre à regret sa trompe sur l'épaule, on l'entend s'en aller en chantant dans la nuit :

«Voilà Monsieur le Comte qui s'en mêle,  
mon pauvre chevreuil tu sera bientôt pris ;  
J'entends La Brisée qui appelle  
Tu peux sonner l'hallali, vieil hourvari.»  
Ou encore, après un verre et sur l'air de l'hallali :

«Monsieur le curé, cirez vos bottes,  
Nous allons nous marier,  
Et dans mon cœur l'amour trotte  
Comme une souris dans un grenier».  
Sa maison touche la forêt qu'il n'a jamais quittée. De sa porte, il assiste aux bât-l'eau dans l'étang de Tronçais et les animaux viennent manger les pommes de son jardin.

La Maîtresse d'équipage en faisant le bois, aime à lui rendre visite au cours de sa quête. Elle aperçut un matin la silhouette carrée d'Abel qui se découpait à la lisière de la forêt. Le vieux piqueur la regardait venir à travers la futaie. Et quand elle fut à portée :

«C'est donc vous, Madame Pignot, je croyais que c'était ma petite chevrette qui s'en venait croquer les pommes».

Il a écrit pour notre fanfare des paroles trop élogieuses, mais qui attestent de notre amitié.

C'est ainsi qu'un équipage doit s'intégrer, vivre en harmonie avec la population, s'efforcer d'être l'âme d'une forêt. Hélas ! Beaucoup de figures attachantes nous ont quittés.

Mais leur souvenir anime encore à l'équipage des soirées qui ne manquent pas de gaieté. Car il faut avant tout, à travers les vicissitudes de la vénerie, ne pas céder à la morosité. Il en va, en effet, des veneurs comme des saints : un veneur triste est un triste veneur.

Bernard Pignot

## A propos du chevreuil en France

La population globale de chevreuil selon les chiffres de l'O.N.C. serait de 250 à 300 000 après la saison de chasse et avant les naissances.

Il est prélevé par la chasse environ 65 000 animaux. La prédation des veneurs est de l'ordre de 1 % à 1,25 %. 47 équipages enregistrés à l'A.F.E.V. sont spécialisés sur le courre du chevreuil.



Le portrait d'un homme heureux.

(Photo Courtoisie)

## La chanson des vents

I

*Un certain jour, on chasse une chevrette  
Qui se tenait près de la Fosse-aux-Morts ;  
On chassa bien, mais on manqua la bête ;  
C'était prévu ! le vent soufflait du Nord.*

II

*Deux jours après, on court à Gâtébourse,  
Pour y lancer ; c'était un vendredi !  
On fit d'abord une assez belle course,  
Mais on manqua... Il ventait du Midi.*

III

*Une autre fois, on lance à la Citerne,  
Dans le mauvais canton des Cent Arpents ;  
On ne prit pas : c'était vent de Galerne,  
Bien réputé le plus mauvais des vents.*

IV

*Un peu plus tard, c'était à Chef-Boutonne ;  
Tous les veneurs s'en allaient confiants ;  
Ce fut un four... Cela point ne m'étonne.  
Qui donc prendrait par le vent d'Autan.*

V

*Mais quand on prend, cela change l'histoire ;  
Hommes et chiens, tout le monde est parfait.  
Chacun alors de chanter la victoire...  
Sans s'occuper de quel vent il ventait.*

### Édgar de Champvallier

Édgar Dumas de Champvallier (1826-1890), vice-président du conseil général et député de la Charente, habitait le château de Beauregard, dans la commune de Bernac, près de Ruffec.

Il était bouton du Rallye Pas des Chaumes où il chassait le chevreuil à courre en forêts de Chef-Boutonne, d'Aulnay et de Chizé, dont après la guerre de 1870, il devint le premier adjudicataire-fermier, s'associant au comte Anatole d'Autichamp (1819-1891) et au marquis Alfred de Talhouët-Boisorhan (1826-1981).

Poète à la plume spirituelle, il écrivit en 1863 un recueil de vers de 45 pages qu'il dédia à MM. Auguste et Frédéric Hennessy, aux barons Édouard et Émile Aymé de la Chevrelère et à Édouard Chabot de la Foye, fondateurs du Pas des Chaumes et ses vieux amis de cœur.

Cette «Chanson des vents» fut composée en 1880 et transcrite par Édgar de Champvallier lui-même, au crayon, sur les murs peints à la chaux dans le salon de l'ancien rendez-vous.

Elle a déjà été publiée dans le «Nemrod» grâce à l'autorisation qui avait été donnée le 12 juin 1903 à Eugène François du Temps (1848-1907), maître d'équipage du Rallye Chizé, par le fils de l'auteur, officier de cavalerie, alors commandant de remonte à Angers ; et d'autre part dans le «Chasseur français» en avril 1937 dans un article sur la voie signé Guy Harloup, pseudonyme de M. Guy Hublot du Rivault.

Frank Rousselot